

Cahiers des Religions Africaines

Nouvelle série. Volume 3, n. 5 (juin 2022)

Apollinaire-Sam SIMANTOTO MAFUTA, *Les mythes des origines et l'utilisation de la différence de genre dans la reproduction des stéréotypes sexistes au sein des religions du Livre en Afrique*, p. 27-58.

<https://doi.org/10.61496/UFRH8003>

PRESSES DE L'UNIVERSITE CATHOLIQUE DU CONGO

Les mythes des origines et l'utilisation de la différence de genre dans la reproduction des stéréotypes sexistes au sein des religions du Livre en Afrique

Apollinaire-Sam SIMANTOTO MAFUTA

Professeur à l'Université Pédagogique Nationale (UPN/Kinshasa)

Résumé - Véhiculé souvent par la tradition orale, le mythe renvoie l'interprétation des choses ou des réalités du monde réel dans un ailleurs imaginaire à la fois lointain et proche, d'autant que la scène des faits relatés se déroule, et dans le monde surnaturel et dans celui des humains. Ici, la réappropriation masculine de la différenciation sexuelle dans les mythes des origines et bien d'autres récits marque durablement les interactions sociales au quotidien en reproduisant les inégalités de genre, les stigmatisations et préjugés à l'encontre des femmes.

Mots clés : Mythes, stéréotypes, différenciation sexuelle, religions/Églises, croyances, stigmatisation.

Summary - Often conveyed by oral tradition, myth sends the interpretation of things or realities of the real world to an imaginary elsewhere that is both distant and close, especially since the scene of the events recounted takes place in both the supernatural and human worlds. Here, the male reappropriation of sexual differentiation in the myths of origins and many other narratives has a lasting impact on everyday social interactions by reproducing gender inequalities, stigmatization and prejudice against women.

Keywords: Myths, stereotypes, sexual differentiation, religions/churches, beliefs, stigma.

Introduction

Loin du monde grec et juif ancien, nombreux sont des récits, fort répandus dans les mythes africains des origines du monde qui montrent comment, à cause de la faute d'un humain, Dieu se serait éloigné de la terre des hommes. À l'instar du récit biblique de la création, la plupart des récits mythiques accordent une large place aux "ratés" des premières fondations et relatent que, jadis, terre et ciel vivaient en harmonie parfaite, formant le couple idéal d'où devaient naître les animaux et les hommes, avec les plantes comme vêtements¹. Une de ces légendes raconte que « le Ciel était tout

1 Repris par O. JOURNET-DIALLO, *Religions africaines*, dans J.-C. ATTIAS et E.

proche de la terre, les hommes n'avaient qu'à tendre le bras pour en prélever des lambeaux et s'en nourrir. Mais un jour, une femme qui avait ramassé des graines sur le sol voulut les piler. Gênée dans son travail, elle donna un grand coup de pilon en l'air. Le Ciel, outré, s'en alla loin, là où il est maintenant »².

D'entrée de jeu, je précise que « le mot mythe désigne habituellement les récits poétiques et symboliques révélant le sens profond de la création et de l'existence, les structures de la pensée, les régulations de la vie sociale, la situation de l'homme dans le monde, ses rapports étroits au sacré et les idées fortes de sa cosmologie. La parole du mythe est chargée de puissance et donne la vie grâce à sa fonction d'explication et de justification. Elle tient un rôle de guide dans les comportements politiques et les liturgies ainsi qu'un caractère socialisateur et intégrateur »³.

Récit d'ordre explicatif, véhiculé souvent par la tradition orale, le mythe est une allégorie ou une métaphore qui renvoie l'interprétation des choses ou des réalités du monde réel dans un ailleurs imaginaire à la fois lointain et proche, d'autant que la scène des faits relatés se déroule, et dans le monde surnaturel et dans celui des humains. Constitué souvent « des histoires d'événements légendaires, reçues par tradition et, en tant que telles, pouvaient être perçues comme au-delà du vrai et du faux [...], il est une source d'information sur le passé, qui peut être critiquée certes, mais qui n'est jamais jugée comme complètement fausse puisque tout n'y est pas invraisemblable. Il contient toujours un noyau authentique qui, au cours des siècles, a été contaminé par des légendes⁴ et des fabulations. Dans son contenu même, ce mythe africain repris ici est similaire à ceux qui relatent l'origine du mal dans toutes les cultures du monde.

Depuis les temps brumeux de l'histoire du monde, un tel contenu s'est trouvé à la confluence des croyances dans les trois religions révélées, inspirées du monothéisme abrahamique de l'Ancien Testament. Elles sont parfois dites « religions du Livre » ou de la « Parole », en référence au texte écrit où

BENBASSA (dir.), *Encyclopédie des religions*, Paris, Arthème Fayard/Pluriel, 2012, p. 579 ; voir COLLECTIF, *Afrique, continent méconnu*, Paris/Bruxelles/ Montréal/Zurich, Sélection du Reader's Digest, 1979, p. 151.

2 Repris par O. JOURNET-DIALLO, *Religions africaines*, p. 579.

3 Voir article *Les religions traditionnelles* (Entrée 180), dans *Le Nouveau Théo. L'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Mame, 2009, p. 1109.

4 T. LEPELTIER, *À propos de Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? de Paul Veyne*, dans J.-F. DORTIER et L. TESTOT (dir.), *Les religions. Des origines au III^e millénaire*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2017, p. 139-143.

est codifiée la révélation faite aux hommes par Dieu. Même si cette expression est inappropriée et sujette à de discussions, elle désigne le judaïsme, le christianisme et l'islam. Dans cette réflexion, je me limite à l'analyse de quelques expressions langagières vécues par des croyants au sein du christianisme contemporain (catholicisme, protestantisme et néo-pentecôtisme) pratiqué en Afrique subsaharienne et fort marqué par les influences des religions qualifiées de « traditionnelles ». Pour bien comprendre et mesurer la portée sociale et symbolique de la réappropriation masculine de la différenciation sexuelle à travers le mythe évoqué ici, et bien d'autres récits venus d'un passé lointain et imaginaire, marquant ainsi les interactions quotidiennes qui construisent et reproduisent les inégalités dans les rapports hommes-femmes, il conviendrait de rappeler que « dans les mythes de tous les peuples, l'homme symbolise l'esprit, la femme symbolise les désirs terrestres, chacun de ces symboles pouvant être, selon ses attributs, positif ou négatif ; c'est le couple fondamental esprit-matière »⁵. Si dans le monde des symboles, l'homme est la marque de la force, la femme est de surcroît le signe de la faiblesse. Or, l'esprit s'oppose à la matière. Et l'esprit étant supérieur à la matière parce qu'il féconde celle-ci, induit que l'homme qui incarne l'esprit auquel il est fondamentalement identifié, est au-dessus de la femme, celle-ci étant le symbole des désirs terrestres et de la « perversité ».

1. L'imperfection morale et la supposée faiblesse ontologique des femmes seraient-elles inscrites dans l'ordre de la nature ?

La relecture et la réception des récits et croyances venus d'un passé lointain ne sont pas une réalité consubstantielle à la nature ni un ordre venu directement de la volonté d'une divinité qui condamnerait et culpabiliserait les femmes tout au long de l'histoire. Mais en y décelant la main et la volonté dominatrice des hommes sur les femmes, le recours à des personnages légendaires hautement significatifs dans l'histoire du monde judéo-chrétien servirait à justifier, en contexte africain d'aujourd'hui, l'antagonisme traditionnel de genre. Mieux encore, le recours à un passé imaginaire met en lumière autant les relations humaines jalonnées de conflits que « le réflexe de lectures et de traditions qui plaçaient la femme dans une situation d'assujettissement et qui ne craignaient pas, pour cela, de trouver des "explications" aux "origines" »⁶. Plus précisément, d'un point de vue social, une

5 P. DIEL, *Le symbolisme dans la Bible. Sa signification psychologique*, Paris, Payot, 1975, p. 126.

6 P. GIBERT, *Apprendre à lire saint Paul. Le Christ au fondement de tout. De la Loi à*

des conséquences de la perpétuation et de la retraduction de ces énoncés dans la foi et la vie quotidienne des croyants ainsi que de tous les membres de la société est la stigmatisation outrée et la suspicion envers les femmes. L'image féminine se trouve alors dangereusement empreinte de préjugés et stéréotypes déformants que le langage colporte par-delà l'histoire.

Il ressort de cette considération qu'il ne s'agit pas pour moi de discuter ici de la pertinence de ces récits, ni de démontrer la véracité ou la fausseté du contenu des mythes des origines, encore moins de chercher à authentifier leur historicité et leur validité que d'analyser plutôt une des conséquences sociales de leur utilisation par la gent masculine. Autrement dit, mesurer la portée ou les répercussions, sur le plan relationnel, de l'utilisation raisonnée, voire irrationnelle et irréfléchie du contenu religieux du message qu'ils véhiculent à travers la vie de leurs utilisateurs. Le recours à des personnages anhistoriques, allégoriques et irréels est plus que jamais une manière habile utilisée par les hommes pour marquer durablement, en traduisant et en transposant dans l'univers surnaturel, celui des dieux, génies, esprits et ancêtres, les divers problèmes humains ou des questions existentielles engendrées dans la gestion de la cohabitation des sexes, à travers les mentalités et les comportements sociaux nés de différentes manières d'interpréter les lois, les us et coutumes humaines.

Dans le monde africain d'hier et celui d'aujourd'hui encore marqué par la parole d'hommes et le réflexe de la domination masculine, le mythe, en tant que « récit primordial des premiers ancêtres, reste par excellence le référentiel servant de support à tout le savoir du groupe »⁷. Or, tel qu'on le sait, ce « référentiel » social et tout le savoir qu'il a construit autour de lui à travers les âges et les espaces culturels est susceptible de culpabiliser et de stigmatiser outre mesure les femmes. Ce qui voudrait dire que tous les rapports humains sont ainsi tributaires de cette logique qui ne met pas seulement les femmes en cause mais ne leur donne pas toujours la même considération que celle donnée aux hommes. Il apparaît que dans ce contexte caractérisé par les inégalités dans les rapports de genre, l'évocation des figures du passé, considérées comme des archétypes majeurs dans la vie de foi, notamment Adam et Ève prise pour la tentatrice et l'ancêtre par qui le mal est entré dans le monde, ne relève pas, pour certains commentateurs de la Bible ou des textes sacrés qui s'y réfèrent, d'une croyance vaine et passagère. Cette histoire plurimillénaire porte en elle les germes d'un différend ou d'un conflit de genre

l'Évangile de la liberté, Paris, Desclée De Brouwer, 1981, p. 133.

7 COLLECTIF, *Afrique, continent méconnu*, p. 189.

qui, lorsqu'il traverse les âges et les temps, associe en permanence passé et présent pour polariser autour d'elle les individus, les communautés et les cultures sans jamais se réduire à leurs spécificités factuelles ni à un groupe social déterminé.

S'il est vrai que tous les stéréotypes sexistes ne sont pas fondamentalement le fait des mythes, mais ceux-ci cependant peuvent constituer un lieu commun qui, historiquement, a largement participé ou contribué activement à la production et à la reproduction de ceux-là. On a beau le dire autrement, les opinions toutes faites, les clichés de notre esprit investissent tous les lieux physiques, spirituels, moraux, psychologiques et sociaux de l'existence humaine. Pour bien comprendre la nature des jugements de valeur sexistes, il faut déconstruire le langage qui les a construits. De la sorte, les stéréotypes permettent, comme le dit Esther Resta, « d'identifier les membres d'un groupe par un ensemble de caractéristiques. Généralement ces caractéristiques sont très faciles à distinguer et on leur rattache la croyance que les individus du groupe qui les présentent, partagent les mêmes attitudes et comportements. Les stéréotypes constituent souvent la substrat des préjugés et sont généralement employés pour expliquer les différences réelles ou imaginaires quant à la race, le sexe, la religion, l'âge, l'ethnie, la classe socio-économique, la profession, la maladie ou le handicap. [...] Bien qu'ils puissent être absorbés à n'importe quel âge, en général ils sont acquis dès la petite enfance sous l'influence des parents, des enseignants, des amis et des médias. Une fois qu'un stéréotype est appris, souvent il devient auto-entretenu »⁸.

Comment comprendre la nature des images et des idées reçues sur les femmes dans la société et le monde des religions ? Daniela Roventa-Frumusani souligne que « les stéréotypes sont liés au genre, à l'âge, à la classe sociale, à la race, aux cultures ; les stéréotypes de genre sont des images unilatérales et distorsionnées des hommes et des femmes, provenant des généralisations abusives, mais utilisées de façon récurrente dans la vie quotidienne. Les sociologues considèrent souvent la stéréotypisation comme partie du processus de socialisation des enfants pour des rôles sexuels. Malgré leur dénonciation, les clichés, et surtout ceux de genre, sont partout autour de nous. On les voit à la télévision, on les entend dans les supermarchés ou bien on les lit dans les manuels scolaires ou dans les revues : rose "pour femmes" et bleu "pour hommes", virilité/innocence, "le beau sexe" et "le sexe fort", les femmes dans la cuisine - les hommes au boulot, le yin et le

8 E. RESTA, *Du matriarcat au patriarcat. Les mythes masculins à l'épreuve de la science*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 66.

yang, beauté/intelligence, etc. Toutes les grandes cultures semblent attribuer les mêmes connotations à la femme et à l'homme »⁹. En d'autres termes, les stéréotypes sont des clichés, des préjugés, des images ou des idées toutes faites que la société fournit à ses membres¹⁰, à l'exemple de ce qui transparaît dans certaines opinions.

Il y a peu de temps, j'ai voulu, vérifier auprès de quelques personnes interrogées à Kinshasa pour comprendre comment les stéréotypes de genre sont prégnants dans la rhétorique quotidienne et comment, profondément ancrés dans leur langage, ils marquent durablement leurs comportements au point d'en faire partie. À la question : « Que pensez-vous de l'égalité entre les hommes et les femmes dans notre pays ? », les réactions sont de cet ordre : Béatrice¹¹, trentenaire, deuxième d'une fratrie de sept enfants (4 frères et 2 sœurs), née d'un père catholique (décédé) et d'une mère catholique convertie au protestantisme, encore en vie et actuellement membre d'une Église de la mouvance évangélique, est détentrice d'un Graduat (équivalent d'une Licence LMD) en Sciences infirmières. Reconvertie au catholicisme après un passage décevant dans une Église de réveil, elle est sans profession fixe ; célibataire et mère de deux filles. Elle s'est exprimée ainsi :

« [...] Dans notre pays cette égalité là n'a pas encore son vrai sens. Certaines personnes croient qu'être égal c'est quitter la maison le matin pour aller chercher du travail. D'autres disent que l'égalité c'est le partage d'opinion, entendre une voix féminine tonner sur une anomalie quelconque dans la société congolaise. Malheureusement ici chez nous les femmes ne réfléchissent pas trop. Elles voient des choses autrement que les hommes. Peut-être certaines femmes ont le courage de dénoncer mais pas trop, par crainte. Ici chez nous les femmes sont égales aux hommes lorsqu'elles portent le pagne mais elles n'ont pas encore acquis cette capacité à faire des choses et des déclarations qui peuvent donner une assurance à leur futur. Prenons un exemple, beaucoup de femmes sont au Parlement. Que disent-elles là ? Rien du tout, pas même une motion pour reconforter le peuple qui les a votées. Les femmes parlementaires sont à la merci des hommes. Il y a des choses qui ont changé. Vous croyez vraiment que si les choses changeaient demain, ces femmes-là rentreraient chez elles pour rester à la maison avec leurs maris ? Les femmes sont des fois capables de dire non ou oui, des fois incapables de dire non ou oui ».

9 D. ROVENTA-FRUMUSANI, *Concepts fondamentaux pour les études de genre*, Paris, Éditions des archives contemporaines/Agence Universitaire de la Francophonie, 2009, p. 83.

10 Cf. M. GRAWITZ, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 2001, p. 917.

11 Béatrice, comme tous les autres repris ici sont des noms d'emprunt.

Les idées reçues sur les femmes sont très présentes, et dans la tête des hommes et chez les femmes elles-mêmes. Que les femmes elles-mêmes disent que « les femmes ne réfléchissent pas trop », « qu'elles n'ont pas encore acquis la capacité à faire des choses », qu'elles « sont incapables de dire non ou oui », cela montre comment les hommes et les femmes reproduisent consciemment ou inconsciemment les schèmes et les traditions de la société qui les porte et qu'ils portent à leur tour. Médiatisés et véhiculés par la culture et les coutumes, les stéréotypes de genre se répercutent sur les comportements et entachent les rapports quotidiens. Une autre personne que j'ai interrogée affirmait¹² :

« [...] En réalité, d'une façon générale au monde et particulièrement en RD Congo, nous ne pouvons pas encore parler réellement de l'égalité des sexes. La femme est un être faible, l'homme cherche à la valoriser étant son semblable pour assumer aussi les fonctions ou responsabilités à titre égal que lui sans aucune discrimination. Il y a des femmes capables, supérieures, comme les hommes ; nous voyons les femmes à tous les niveaux : présidentes, ministres, juristes, ingénieurs, techniciennes, PDG, chefs d'entreprise, etc. Malgré cette présence de la femme à tous les niveaux dans nos sociétés, nous sommes encore très loin d'atteindre et d'avoir vraiment l'égalité parfaite et totale entre les hommes et les femmes puisque jusqu'à présent il y a des sociétés très traditionnelles et catégoriques qui ne sont pas encore prêtes à accepter les femmes à certains postes ou fonctions. Cette égalité est encore en partie verbale et sur papier seulement car l'homme ne l'applique pas totalement, il fait tout simplement honneur à la femme pour dissiper en elle le complexe d'infériorité. On dédie, par exemple, le 8 mars de chaque année, à la femme et ce mois de mars est celui de la femme ».

On a souvent entendu dire : « La femme est un être faible », « La femme souffre du complexe d'infériorité », autant d'affirmations aux conséquences lourdes qui se traduisent sur l'échiquier des rapports que les hommes et les femmes entretiennent dans la société. Puisqu'il s'agit ici de la question des rapports envers les femmes, on peut se demander à juste titre comment comprendre la nature des images ou des idées toutes faites que les hommes véhiculent et celles que la société peut renvoyer sur ses membres au sujet des femmes. En effet, il est clair que pour perpétuer les croyances qui mettent continuellement les femmes hors du jeu dans certains systèmes d'alliances et d'organisations (politique, sociale, religieuse, culturelle), divers mécanismes

12 Âgé d'une quarantaine d'années, Max est marié et père de deux enfants. Après une Licence (niveau Master 2) en Agronomie à l'Université Pédagogique Nationale (UPN), il est sans emploi fixe et cumule de petits boulots.

discursifs ou procédés intellectuels et argumentatifs ont été mis en œuvre par les hommes. Ces arguments ont souvent été mobilisés par ces derniers grâce à l'acceptation consciente ou inconsciente, et à la participation volontaire ou involontaire, active ou passive des femmes, c'est-à-dire par le fait que les femmes elles-mêmes s'approprient les pratiques, les traditions véhiculées, les normes de vie ou les coutumes retranscrites par cet héritage traditionnel masculin en incorporant les schèmes de pensée préétablis.

Mais à y regarder de très près, il s'agit là d'un recours très habile fait par les hommes à travers l'usage des proverbes, des contes, des légendes et dictons bien stéréotypés qui ont fini par devenir populaires, acceptés comme tels par tous comme s'ils étaient des vérités imposées par la nature¹³. Qui plus est, dans l'organisation de l'espace social, ils sont ainsi légitimés et durablement relayés par les coutumes, les expressions culturelles et les lois dictées aux femmes par les hommes. Or, des récits mythiques devenus populaires à force d'usage veulent qu'en passant dans le champ de l'interprétation au cœur de la « vulgus » (entendue ici comme foule, masse), devienne en quelque sorte une réappropriation inconsciente, une référence, une norme de vie ou une pratique à l'échelle de la communauté, que l'on interroge en permanence sans en connaître véritablement ni la vérité qu'ils prétendent véhiculer ni leur auteur, encore moins le contexte de leur origine et de leur naissance.

En un mot, la tournure apodictique très impersonnelle d'un dicton trouve sa force sociale et politique (du grec *Polis* : la Cité, l'État, la communauté) dans la mesure où les hommes qui l'évoquent ont la conviction de s'y soumettre inconditionnellement sans pouvoir mettre en cause ce qui y est formulé ou dit, même si cette affirmation est erronée. C'est pourquoi on peut sans réfléchir, répéter indéfiniment à travers des générations, certains jugements et idées reçues mus presque en axiomes : « Il a été dit que la femme doit rester au foyer pour bien s'occuper des enfants », « On a dit que la femme a un sexe faible ». Ou encore : « Nos ancêtres ont dit que la femme se lève toujours très tôt pour s'occuper du ménage et de la nourriture des enfants », « Selon la tradition la femme ne prend pas la parole lorsque l'homme parle », « Une mère, c'est de l'or. Un père, c'est un miroir » (Proverbe Yoruba, Nigeria), « La femme travailleuse est un trésor pour son mari », « L'homme est fait pour diriger », etc.

13 Lire aussi à ce propos L. LUSHOMBO, *Ubuntu et les défis théopolitiques de proverbes sur la femme*, dans *Cahiers des Religions Africaines*, vol. 2, n. 4 (2021), p.109-123.

Par ailleurs, « si l'ordre social et religieux fonctionne comme un marché de biens symboliques, dominé par la vision masculine »¹⁴, être et exister dans un tel espace signifient, pour les femmes, être vues « par un regard masculin ou par le regard averti des catégories masculines¹⁵ ». De la sorte, les mythes dont on retrouve l'équivalence dans les textes religieux (la Torah, la Bible, le Coran, etc.) auxquels recourent tous les croyants, peignent les femmes sous toutes les fresques, des plus simplistes aux plus pittoresques. À travers ces écrits ou récits à double tranchant, ce sont souvent des hommes qui, soit démolissent intentionnellement les femmes, soit font l'éloge de celles-ci. Dans tout cela, les hommes veulent voir et avoir des femmes vertueuses, sages, avisées comme la reine de Saba ; ils désirent des femmes généreuses, très croyantes, honnêtes, dociles, soumises, intègres, etc. Parlant aussi de femmes idolâtres, méchantes, etc., la littérature religieuse en fournit aussi des exemples qui apparaissent tantôt comme des indications qui mettent celles-ci dans une situation de dépendance ou de subordination directe aux hommes, tantôt comme des conseils donnés à l'homme concernant « la femme à choisir dans ses relations et son mariage, car prendre une mauvaise femme, c'est s'empêcher d'être heureux », comme on peut le lire dans Siracide 25,13- 26.

En restant à l'intérieur du monde judéo-chrétien, je citerais de manière non exhaustive ces quelques versets bibliques qui sont passés dans le champ de maximes : « Acquérir une femme, c'est acquérir la fortune » (Siracide 36, 29) ; « La femme vaillante est infiniment plus précieuse que les perles » (Proverbes 31, 10), « Là où la femme est absente, l'homme erre en se lamentant » (Siracide 36, 30) ; « La femme est à l'origine du péché et c'est à cause d'elle que nous mourons » (Siracide 25, 24). En y réfléchissant, je pose comme un postulat de base le fait que Juifs et chrétiens considèrent la Bible comme la parole authentique de Dieu. D'aucuns pensent que cette parole, incréée et infaillible, a été dictée personnellement par Dieu, retranscrite fidèlement et littéralement par un ou des copistes. À l'instar d'autres fidèles (comme les musulmans), beaucoup de croyants monothéistes disent que c'est Dieu lui-même qui a dicté l'écriture de la Bible aux hommes. Or, si ces croyants lisent souvent la Bible et le Coran au pied de la lettre, ils considèrent que tous les versets de ces livres « saints » ont été donnés tels quels aux hommes par Dieu (Allah) lui-même. Il y a des conclusions qu'on ne peut pas ne pas déduire de ces prémisses. Indubitablement, le respect de la littéralité des textes reposerait sur des affirmations quelquefois hâtives et tendancieuses qui apparaîtraient comme des vérités absolues, indiscutables, incontestables

14 D. ROVENTA-FRUMUSANI, *Concepts fondamentaux pour les études de genre*, p. 57.

15 *Ibidem*.

et incontestées parce qu'elles viennent directement de la volonté ou de la bouche de Dieu. Ainsi, les prend-on à la lettre pour les appliquer dans la vie des hommes et des femmes. En les prenant comme telles, toutes les paroles qui stigmatisent les femmes et les accusent directement ou indirectement de leur « faute originelle » ou de leur « imperfection morale » dans l'histoire des hommes, et d'autres affirmations similaires qui placent les hommes en position de supériorité ou de domination, et les femmes en position d'infériorité, ont engendré des idéologies sexistes aux conséquences néfastes sur les relations hommes-femmes.

Comme on le voit, toutes ces expressions et dictons, aussi bien bibliques et coraniques que celles nées et véhiculées en tant que matériaux humains dans les mécanismes de la communication interpersonnelle, mis en place par les hommes et médiatisés par la littérature orale et écrite, peuvent finir par devenir des idées reçues, durablement ancrées dans l'organisation de la société. Ainsi, les hommes et les femmes se les approprient pour être inconsciemment reproduites par tous et partout. Et même si les idées reçues mues en adages sont légion, on ne peut, dans tous les cas vérifier ni leur origine ni la prétendue vérité qu'elles sont supposées enseigner. Dans la manière dont la société se représente les femmes, les différentes images déformées de celles-ci, que les dictons propagent, peuvent être ravageuses et destructrices tant pour les femmes que pour les hommes qui les utilisent. On le sait bien, en Afrique noire où prédomine encore la culture de l'oralité ou la « civilisation de la parole »¹⁶, la parole a dans toutes ses expressions une grande portée sociale dans la communication interpersonnelle et dans les interactions individuelles. Elle est force et elle a la force, d'autant que dans toutes les sociétés sans écriture, l'apprentissage social et la transmission des codes ou des normes passent par la parole orale. On dira ici que « tout procède de la parole, tour à tour signe et symbole, rythme et son, et le monde ne se conçoit pas en dehors du discours. Le verbe, à la fois eau, chaleur, nourriture et parole, demeure le moteur de toute force ; il est aussi principe de vie et force vitale [...] ». La parole est parfois tellement chargée de sens qu'elle doit rester sacrée, incompréhensible [...], car le langage est l'essence de tout [...], c'est toujours autour de la parole que s'organise la vie de la communauté »¹⁷.

En Afrique subsaharienne, bien que des différences culturelles existent d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre, d'une région à l'autre, partout

16 COLLECTIF, *Afrique, continent méconnu*, Paris/Bruxelles/ Montréal/Zurich, Sélection du Reader's Digest, 1979, p. 189.

17 *Ibidem*.

c'est la parole orale qui organisait la vie sociale autour de l'arbre à palabre dont les gestionnaires attitrés sont restés, comme on le sait, des individus de sexe masculin. Or, avant d'être une parole revendiquée par les vivants, elle est d'abord une parole des morts : c'est la parole des anciens ou des Ancêtres appartenant souvent à la classe masculine (je veux parler des individus mâles). Cette parole est véhiculée par des sages, des prêtres (il s'agit ici des sacrificateurs de religions traditionnelles, intermédiaires entre les vivants, les morts et les dieux), les devins, les troubadours, les conteurs ou griots qui sont dans la majorité des cas des hommes. Bien plus, qui dit parole d'anciens, dit parole inviolable et incontestable. Aussi vrai que cette parole est considérée comme l'équivalente de celle des Anciens de la Bible, on déduit que les individus y accordent de tout temps un respect inconditionnel, presque sacré, servile et irrévocable parce qu'en Afrique les Anciens incarnent, représentent et symbolisent la plénitude de la sagesse en tant qu'ils sont l'émanation ou les gardiens du temple de la tradition. Une telle constatation devient évidemment encore beaucoup plus riche lorsqu'on considère que cette parole est souvent une parole d'hommes, dite et interprétée par des hommes ; une parole susceptible d'être entachée de préjugés négatifs à l'endroit des femmes, jusqu'à pouvoir devenir donc une parole machiste.

2. Quand les jugements tranchés deviennent vecteurs de préjugés à l'encontre des femmes

Les différentes représentations sociales des femmes sont le fait d'une pure construction de l'esprit basée sur des préjugés mis en place par des hommes. Dans les échanges quotidiens, hommes et femmes connaissent parfaitement bien et expérimentent ce que représente la force de la parole dans la vie communautaire. Parmi tant d'exemples et lieux d'expression qui peuvent l'illustrer, la soutenir ou l'expliquer, il y a entre autres les légendes des origines, les proverbes, les pratiques culturelles, etc., véhiculés et répercutés par le langage. Voyons, à titre d'exemples, comment une époque de l'histoire peut pervertir durablement l'image des femmes. C'est une illustration parmi tant d'autres, tirée de l'imaginaire collectif. En effet, la stigmatisation des femmes est nourrie et reprise ici dans la chanson populaire qui, à ce niveau, se conjugue avec d'autres sentences qui participent fort bien à la banalisation et à la perpétuation des stéréotypes sexistes. En guise d'illustration, en voici quelques exemples très parlants, qui ne sont pas exhaustifs. Un premier vecteur de préjugés à l'encontre des femmes nous est fourni ici par l'art, notamment la musique. Expression artistique, la chanson est le reflet d'une époque ou l'image de la société qui la produit. Elle véhicule aussi bien les

valeurs que les travers d'une société. Comme miroir d'une époque donnée, elle peint les sentiments des hommes dans ce que ceux-ci sont, disent, vivent et font. Les chansons sont nombreuses, mais aléatoirement, je prends celle intitulée *Kimpiatu*¹⁸. Dans celle-ci, l'artiste dit : « *Mwasi ata aza na mbongo mais soki aza na mobali té ezali souci ya mokolo na mikolo* » (*Lingala*) : « Quelle que soit sa richesse, une femme sans mari est une femme rongée par les soucis journaliers ». Une autre illustration est donnée par la chanson *Zikondo*¹⁹. L'artiste y accuse vertement les femmes en signant sans détours : « *Mwasi azali lokola caméléon, achangeaka*²⁰ *mibali ndengé caméléon achangeaka ba langi. Boule ya mwasi ekokanaka na mobali té ; valeur ya mwasi na ndako ya libala* » (La femme ressemble au caméléon ; elle change de partenaires comme le caméléon change de couleurs. La femme ne pense (raisonne) pas comme l'homme. La femme n'a de valeur que si elle est mariée).

La lecture attentive et l'interprétation métaphorique de ces chansons, comme celles des dictons se rapportant aux femmes, montrent à l'évidence que celles-ci sont de nature changeante ; qu'elles ont toujours été infidèles et inconstantes dans la relation ; que la vie d'une femme est fonction de son état civil. Cela revient plusieurs fois à dire qu'une femme célibataire est une femme malheureuse ; qu'une femme sans enfant est une femme socialement inutile et sans valeur. Autrement dit, la valeur d'une femme est mesurée par le fait qu'elle est mariée et qu'elle est mère. Dans cette manière de se représenter mentalement et socialement les femmes, celles-ci ne peuvent être heureuses que lorsqu'elles s'accomplissent dans le mariage, c'est-à-dire dans leur rôle d'épouses et mères. En dehors du mariage, la femme n'a aucune valeur sociale. Objet de risée ou de moquerie, elle est donc par ce fait méprisable.

18 Le *Lingala* parlé ici recourt à un vocabulaire populaire qui puise constamment dans les mots français. « *Kimpiatu* », titre d'une des chansons fétiches des années 1980, est l'œuvre de l'artiste musicien Jean-Baptiste Mubiala. Connu sous son nom de scène de King Kester Emeneya, il est né le 23 novembre 1956 à Kikwit et décédé le 13 février 2014 à Paris. Il avait fondé l'ensemble musical dénommé *Victoria Eleison* (1982). Établi à Paris au début des années 1990, à cause de ses démêlés avec le pouvoir politique de l'époque au Congo, l'artiste a brillé sur la scène internationale.

19 « *Zikondo* » est le titre d'un tube des années 1980 de l'artiste musicien Claude Mbaki Dieka, alias Debaba El Shabab (mort à Kinshasa dans la nuit du 23 au 24 avril 2011) de l'Orchestre Choc Stars, fondé par Ben Nyamabo. Quelques années avant sa mort, l'homme s'est converti dans une Église néopentecôtiste de la capitale congolaise et opta pour la musique dite chrétienne.

20 Le *Lingala* populaire fait usage des mots français. « *Achangeaka* » est un emprunt fait au verbe français « changer » ; il est conjugué ici dans un présent itératif ou répétitif : « *Mwasi achangeaka* » veut dire : la femme change toujours, la femme est de nature changeante ; « *Ko bouler* » est un jargon pour dire : penser.

C'est leur rôle de mère que certaines personnes évoquent pour définir et dessiner le visage des femmes dans la société congolaise. Or, leur place dans la société n'est plus conditionnée aujourd'hui par le nombre d'enfants qu'elles mettent au monde²¹, mais par leur engagement, leur travail dans la détermination et le combat de tous les jours. Comme on le voit, le préjugé renforce et aggrave l'antagonisme des classes entre les hommes et les femmes ; il génère des tensions permanentes pouvant se manifester à travers des réactions de mépris à l'égard des femmes. Les propos recueillis auprès de quelques personnes sont suggestifs. Il leur a été demandé de donner leur avis au sujet des femmes qui exercent la profession de pasteur dans les Églises de la mouvance évangélico-pentecôtiste. Des personnes issues des milieux néopentecôtistes disent : « [...] Les femmes pasteurs ternissent l'image véritable de l'Église du Christ. Leur transgression de la loi divine donne une cacophonie sans pareil dans la vie chrétienne. D'où cette malédiction qui s'abat sur la population » (Jules-David). Trois pasteurs affirment :

« [...] La présence des femmes pasteurs ou évêques dans les Églises maudit même la société ; elle n'est pas totalement acceptée dans la société et même dans certaines Églises » (Pasteur Valentin). « Pour moi, ce fléau de la présence des femmes pasteurs ou évêques détruit l'image du christianisme dans ce sens qu'en acceptant cela c'est aller à contre-courant des recommandations bibliques » (Pasteur Charles). « [...] La présence des femmes pasteurs ou évêques dans les Églises ne donne aucune nouvelle image du christianisme. C'est pourquoi on n'a pas intérêt à voir certaines femmes prêcher en tant que pasteurs parce que rien ne change. Qu'elles restent au niveau de certaines petites responsabilités au sein de l'Église au lieu d'aller chercher à ouvrir une Église pour être pasteur. Que les femmes restent soumises aux pasteurs hommes pour suivre la parole de Dieu de ces derniers » (Pasteur Ghislain). De son côté, un prêtre catholique romain a réagi en ces termes : « [...] Le christianisme doit être fidèle à ses origines, car les femmes avaient un rôle à jouer dans les communautés naissantes ; elles s'occupaient de certaines tâches, mais pas être responsables d'une communauté quelconque. Donc, avoir aujourd'hui la présence des femmes pasteurs ou évêques est une déviation à la conception du christianisme le plus ancien » (James).

Considérant le travail pastoral féminin comme une « transgression de la loi divine », voire un « fléau », « une déviation » de la norme, les personnes interrogées vont jusqu'à attribuer aux femmes la responsabilité d'être la cause de la « malédiction » qui frappe la RD Congo. En d'autres termes, ces personnes accusent les femmes pasteurs de détruire ou de ternir l'image de l'Église, mais surtout d'être responsables du désordre et des malheurs qui

21 S. BRUNEL, *L'Afrique. Un continent en réserve de développement*, Rosny-sous-Bois, Éd. Bréal, 2004, p. 131.

s'abattent sur le pays. De tels jugements hâtifs et gratuits ne peuvent que nourrir, entretenir et renforcer tous les préjugés existants à l'encontre des femmes. La vision réductrice ramenant les femmes à leur seul rôle d'épouses et de mères soumises aux hommes est l'un des plus grands stéréotypes appliqués culturellement à l'ensemble des femmes bien au-delà du continent africain. Paradoxalement, en tant que mère, la femme est « vénérée » même si elle est asservie : « La mère est toujours très appréciée, mais sa valeur est déterminée par le temps et l'effort qu'elle alloue au ménage, à la cuisine ou à s'occuper de la famille. Toutes les autres qualités s'annulent. "La mère" est souvent donnée [comme] exemple aux autres femmes plus jeunes, de manière qu'une femme ne puisse être complète sans avoir mis au monde des enfants. C'est la principale fonction de la mère » ²².

Comme c'est le cas des *mass medias*, la littérature, certaines coutumes et pratiques culturelles, les arts (théâtre, industrie de films, publicités malveillantes, etc.) et l'exemple de la chanson évoquée précédemment, sont un grand vecteur d'images souvent minables, désastreuses et très dévastatrices des femmes dans leurs relations quotidiennes avec les hommes. Mais il n'y aurait pas que de fausses idées qu'on véhicule sur les femmes. Partout, des images positives des femmes envahissent aussi la littérature orale. Des éloges sur les femmes vertueuses côtoient les défauts de celles-ci. Donneuses de vie, les femmes sont exaltées en tant que gardiennes de valeurs et traditions. Une femme vertueuse est un trésor, dit-on. Mais en dépit de cette exaltation des femmes, maintes représentations d'elles sont le fruit des idées reçues souvent négatives. Celles-ci existent partout et en deviennent parfois des supports à travers des expressions quotidiennes banalisées qui retraduisent des jugements de valeur négatifs.

À la question : « Comment appréciez-vous les femmes qui exercent le métier de pasteur dans les Églises ? », voici quelques exemples de croyances sans fondement solide que j'ai pu relever auprès de certaines personnes interrogées à Kinshasa :

- « Les pasteurs de sexe féminin dirigent le plus souvent les Églises à la manière de femmes. Mais il y en a qui le font avec compétence, crainte de Dieu par rapport aux hommes » (Taylor) ; - « Non permises par la Parole divine de remplir cette tâche [celle d'enseigner la Bible], les pasteurs de sexe féminin sont des fois complexées devant les hommes attirés » (Jules-David) ; - « J'apprécie les femmes pasteurs puisque ce sont elles qui servent vraiment Dieu dans le bon sens, dans la crainte de Dieu » (Prophétesse Alpha) ; - « Elles sont moins violentes que les hommes et elles sont

douces » (Pasteur Julienne) ; - « Par rapport aux pasteurs de sexe masculin, les femmes pasteurs, bien qu'appelées par Dieu, accusent beaucoup de lacunes. Cela se justifie d'abord par leur constitution physiologique (maternité, etc.) et même par les impératifs relatifs à leur tâche ou rôle en tant que femmes épousées » (Patrick).

Les stéréotypes de genre qui font apparaître la constitution physique féminine comme un obstacle majeur dans l'exercice de la profession pastorale, tout en martelant la supposée incompétence des femmes, où leur complexe et leur douceur s'opposeraient à la compétence, à la virilité et à la rigueur masculine, etc. sont très nombreux. Ils traversent tous les secteurs de la vie sociale, politique et religieuse. On peut encore noter des expressions figées de ce genre, recueillies auprès des personnes interrogées :

« Les femmes travaillent et progressent comme pasteurs, mais en tant que femmes, les caprices ne manquent pas dans leur exercice professionnel » (Pasteur Pierre) ; - « Positivement, je dirais que les femmes ont du cœur, elles se consacrent totalement à leur travail. Elles sont plus intègres, honnêtes et profondes que les hommes » (Pasteur Joëlle) ; - « Mais les femmes sont plus connectées que les hommes à la vie de la famille » (Bertine) ; - « Les femmes sont honnêtes, pieuses » (Jean-Baptiste) ; - « Elles sont très maternelles et utilisent cette qualité et souvent ça marche » (Marie-Thérèse) ; - « Je trouve que la femme est parfois limitée suite à son rôle de mère qui souvent alourdit son ministère » (Émile) ; - « Les femmes sont moins disponibles et moins convaincantes par rapport aux hommes » (Alexis).

À tout cela s'ajoutent encore ces jugements tranchés sur les femmes ; ils sont du genre de :

« Les femmes pasteurs, comme leurs homologues de sexe opposé, sont les mêmes, mais la femme de par sa nature est une personne qui a la crainte dans toutes ses affaires. On trouve en elle du sérieux contrairement aux hommes qui sont accusés de tous les maux » (Max) ; - « Les femmes sont meilleures que les hommes. Elles ont plus d'onction que leurs homologues de sexe masculin » (Élysée) ; - « Les femmes pasteurs ont beaucoup plus de compassion des âmes que les pasteurs hommes. Elles ne se rebellent pas très souvent et elles se respectent » (Pasteur Nicole) ; « Les femmes pasteurs sont trop hautaines » (Paulin) ; - « Les pasteurs hommes ont reçu un appel de Dieu et ils se conforment aux Écritures. Ce n'est pas le cas chez les pasteurs femmes » (Bertin) ; - « Les femmes pasteurs peuvent faire tout ce que les hommes ne peuvent pas faire dans le bon sens comme dans le mauvais sens » (Pasteur Florence) ; - « Les femmes pasteurs et les pasteurs de sexe masculin, tous, font le même travail mais la femme reste toujours femme avec ses faiblesses et malgré ça. C'est la fin qui justifie les

moyens » (Pasteur Christelle) ; - « Elles sont plus que bonnes et meilleures que leurs homologues les hommes » (Pasteur Chantal) ; - « En comparant les femmes pasteurs avec les hommes, les avis sont partagés, les femmes sont meilleures et excellentes, elles font un bon travail ; par contre les hommes sont médiocres à jamais » (Pasteur Marie-Josée).

D'autres jugements de valeur figés complètent cette illustration :

« Les femmes sont bien cotées. Elles sont de grandes prédicatrices, plus que les hommes ; elles sont plus honnêtes que les hommes qui sont des escrocs » (Pasteur Charlene) ; - « Les femmes pasteurs marchent en dehors de la Parole de Dieu, les pasteurs de sexe masculin sont dans l'ordre de la Bible » (Carmel) ; - « Les femmes pasteurs sont bonnes : leur façon de prier, de prêcher et leur sincérité. Elles sont plus sincères que leurs homologues de sexe masculin » (Pasteur Blanche) ; - « Les femmes pasteurs sont meilleures que les hommes. Elles marchent dans la crainte du Seigneur par rapport à leurs homologues hommes parmi lesquels nous trouvons des escrocs, des farceurs, des faux, des commerçants » (Pasteur Judith) ; - « La femme ne peut pas être au-dessus de l'homme » (Rebecca).

On peut aussi retrouver des expressions ou des idées toutes faites « dans les proverbes, les contes et les adages. Lorsqu'on veut mettre en exergue les défauts d'une femme, par exemple sa propension à trop parler ou son indiscretion, on dira en *Manyanga* [ethnie Kongo, Province du Congo-Central] : « *Wayunga ye nkento, kanga nua aku* » (Si vous vous promenez avec une femme, gardez votre bouche cousue). Selon cet adage, les femmes ne gardent jamais le secret²³. Un autre adage dit : « *Kolia na mwasi, kolia na ndoki* » (*Lingala*). Littéralement : « Manger avec une femme, c'est manger avec un sorcier ». Cela équivaut à dire que composer ou pactiser avec une femme, c'est traiter avec une sorcière. Autrement dit, c'est faire alliance avec le mal. Et comme a pu le constater Espérance Bayedila, « les proverbes, les adages, les contes ne sont pas conçus gratuitement. Ils remplissent plusieurs fonctions dans la société : ludique, éducative, morale, idéologique, etc. Bref, ce sont des activités qui jouent un rôle de socialisation. Cet art oral traditionnel fonctionne comme un système dans lequel la femme tient sa place en tant qu'élément en interaction avec les autres éléments du système »²⁴.

Par ailleurs, un dicton peut habiter durablement les idées, produire et engendrer un monde de conceptions et de comportements particuliers dans le contexte des traditions culturelles africaines. Dire de quelqu'un qu'il est

23 Cf. E. BAYEDILA – B. TSHIMUNGU, *La reproduction du statut de la femme en République démocratique du Congo*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 68.

24 *Ibidem*.

sorcier, c'est lui attribuer toutes les capacités maléfiques du monde, les pratiques honnies par les hommes et tout le pouvoir de nuisance. C'est pourquoi, qualifier quelqu'un de sorcier, c'est lui ôter toute possibilité de vie en communauté. C'est, enfin, l'exclure virtuellement ou physiquement de la communion, de la société des hommes, et donc le condamner à l'ostracisme. En Afrique noire, on a peur, en permanence, du sorcier ; on ne vit pas avec le sorcier. Ainsi, la perception des femmes comme agents de malheur ou comme origine du mal semble faire écho à une représentation spécifique qui fait d'elles « le corps du Diable », le « vecteur de la puissance sorcellaire », qui les rend responsables du malheur qui s'abat sur leur famille²⁵.

Si, dans les différentes manières de se représenter culturellement les femmes, lesquelles sont fort répandues en RD Congo, l'usage des mots et des expressions ainsi que leur signification relèvent surtout d'un choix arbitraire, celui-ci est lié à un ordre conventionnel attesté par la reconnaissance collective que les hommes en ont. Les énoncés du langage sont ainsi porteurs de sens au sein de l'environnement social des personnes qui les façonnent, les utilisent et les véhiculent. Or, les mots des dictons ou des proverbes de par le pouvoir évocateur qu'ils ont dans ces cas cités ici, renvoient souvent à la stigmatisation des femmes d'autant plus que ces expressions ne sont pas fortuites dans leur utilisation quotidienne. Ici, « la stigmatisation se traduit par une dévalorisation liée à un attribut de sexe jugé de manière négative »²⁶. Toutes ces expressions n'ont-elles pas une portée sociale dans la compréhension de leur symbolique ?

En utilisant délibérément des êtres-symboles tels que « sorcières », « caméléons » ou « serpents » pour qualifier les femmes, ce métalangage n'a-t-il pas d'autre signification sociale que le fait de renvoyer à la force ou au pouvoir de nuisance d'une sorcière, à la nature changeante ou au caractère inconstant du caméléon ? On le sait, dans les cultures africaines qui font de la vie le don par excellence de Dieu et des ancêtres, le sorcier est vu comme celui qui cause du tort, qui jette le mauvais sort, qui divise, disperse, fait du mal, nuit aux autres, détruit les relations. Bref, le sorcier tue la vie et s'oppose ouvertement à la volonté de Dieu et des ancêtres. De la sorte, qualifier les femmes de cette manière revient à dire tout le mal d'elles, qu'elles sont méchantes. Sorcières, elles représentent le mal en puissance et en acte. C'est affirmer aussi que les femmes sont donc un mal pour les hommes, qu'elles

25 Cf. S. FANCELLO, *Pouvoirs et protection des femmes dans les Églises pentecôtistes africaines*, dans *Revista de Estudos da Religião* (Sao Paulo), « Gender and Religion », n. 3 (2005), p. 88.

26 R. PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éd. Page deux, 2012, p. 21.

constituent un vrai danger pour la vie en société. Dans l'anthropologie négro-africaine, la sorcellerie est donc le plus grand mal qui soit parce qu'elle tue la vie. Étant donc le reflet de l'imaginaire collectif et l'expression artistique d'une société, « les chansons – qu'elles soient profanes ou religieuses (c'est nous qui soulignons) – sont révélatrices des représentations, des valeurs, des modèles culturels en cours »²⁷, véhiculés sous la forme d'adages ou de citations impersonnelles et anonymes.

La grammaire renseigne en effet qu'un verbe conjugué a toujours une valeur propre dans son emploi. C'est pourquoi tous les verbes conjugués ici à l'indicatif présent du *Lingala* populaire ou classique, et qui ressortent dans les aphorismes des dictons ou maximes énoncées sur les femmes ont valeur de « présent de vérité générale », de présent répétitif, permanent, itératif qui occupe ainsi un espace de temps très large, englobant le passé et l'avenir. Occupant « une place à part dans le paradigme verbal [...], temps grammatical et temps de référence », le présent de l'indicatif a une « valeur omni temporelle » ou panchronique, car « un énoncé comportant un verbe au présent peut aussi situer le procès dans n'importe quelle époque, passée ou future, voire dans toutes les époques »²⁸. Cela induit que de tels énoncés montrent de manière perpétuelle la perversité ou la malignité des femmes. Toutes les maximes employées ici par les hommes formulent simplement que les femmes sont depuis toujours malfaisantes et perverses. Elles affirmeraient une supposée « vérité » naturelle à l'indicatif présent, valable pour toutes les générations, y compris la nôtre. Ce qui veut dire que comme elles l'ont été hier, les femmes sont qualifiées de telle ou telle manière aujourd'hui ; elles le seront demain et le resteront toujours.

Bien entendu, bon nombre de stéréotypes négatifs sont largement répandus dans la société ; ils peuvent se consolider et se perpétuer durablement à l'encontre des femmes. Avec ces mots d'Olivier Schwartz, je dirais : « Les héritages de mots sont aussi des héritages d'idées. Quand on emploie une catégorie qui a une certaine histoire derrière elle, [...] qu'on le veuille ou non, on accomplit un geste qui va bien au-delà de la simple reprise d'un mot. On hérite de tout un patrimoine de représentations, de significations, qui ont été progressivement accumulées à propos de cette catégorie au cours de cette histoire intellectuelle précédente. [...] Et il est essentiel dans ces conditions

27 J.-P. MISSIÉ, *La chanson chrétienne au Congo*, dans R. TCHICAYA-OBOA, A. KOUVOUAMA et J.-P. MISSIÉ (dir.), *Sociétés en mutation dans l'Afrique contemporaine. Dynamiques locales, dynamiques globales*, Paris, Karthala, 2014, p. 361.

28 M. RIEGEL, J.-C. PELLAT et R. RIOUL, *Grammaire méthodique du français*, Paris⁴, PUF, 1998, p. 298.

de s'interroger sur cet héritage. [...] Si on ne le fait pas, on en héritera quand même mais on ne le saura pas »²⁹. Participant de cette construction commune de l'esprit, l'imaginaire collectif à son tour travaille les mots pour renforcer les expressions et comportements sexistes dans la mesure où la permanence et la prégnance de différentes représentations liées au genre peuvent disposer, à travers l'histoire, d'un autre lieu privilégié pour se pérenniser. Il ne s'agirait pas seulement ici de l'exercice de l'autorité et du pouvoir au sein de la société mais aussi de toutes les catégories mentales construites par le langage courant pour justifier ou légitimer la suprématie d'un genre sur l'autre.

Pour dévitaliser toutes les cellules dormantes de la stéréotypie sexiste, il est vrai que seul un travail de déconstruction et de détricotage minutieux des mécanismes expliquant la complexité des rapports de sexe aura permis de comprendre que les idées reçues sur les femmes ne sont pas à regarder comme des simples manifestations qui seraient accidentelles de la pensée misogyne. Loin de là. Mais il en découle que le différend ou l'antagonisme des sexes, profondément ancrés dans l'inconscient collectif, sont foncièrement liés à l'ensemble des rapports de genre qui, me semble-t-il, relèvent avant tout du jugement subjectif construit, à travers l'histoire, par la pensée essentialiste dominante qui chercherait tant à attribuer une identité dans un processus qui réorganise, sépare, hiérarchise, oppose et classifie les hommes et les femmes dans des catégories susceptibles de les déterminer, les conditionner en les figeant dans des classes selon leur sexe et leur statut social.

3. Arguments philosophiques et sociologiques dans la discrimination et la stigmatisation des femmes dans les religions/Églises

Si la manière d'appréhender les femmes et tout ce qui se rapporte au genre féminin est souvent teintée de stéréotypes, il faut bien en comprendre le pourquoi. Synthétiquement, trois thèses ou ordres d'arguments philosophico-sociologiques peuvent être prises en compte. Ces justifications, déjà explorées soit par des théoriciennes de droits des femmes et du genre, soit par leurs adversaires, peuvent être évoquées à bon escient ici. Les différents arguments se fondent surtout sur la différence biologique ou naturelle des sexes (le naturalisme, le différentialisme) pour expliquer les différentes pratiques observées au sein des religions. Comme c'est l'homme qui a souvent

29 O. SCHWARTZ, *Quelques réflexions sur la notion de classes populaires*, conférence donnée à l'École Normale Supérieure de Lyon, 24 novembre 2005, disponible sur : http://socio.ens-lsh.fr/conf/conf_2005_11_schwartz.php. [Consulté le 21 avril 2021].

parlé et organisé l'ordre du monde, en accordant le primat ou la préséance masculine sur le féminin, certaines interprétations peuvent considérer l'homme et le genre masculin comme le centre du monde. Mais tient-il cette place comme un fait inné, consubstantiel, faisant partie de la nature ou un accident, un construit de la société ? Qu'en est-il de l'androcentrisme ? Comment la pensée essentialiste est-elle au cœur de la formation et de la déclinaison de différentes représentations des femmes ?

3.1. La pensée différentialiste ou essentialiste

Le différentialisme est un courant d'idées qui tire son fondement dans l'essentialisme. Il soutient qu'il y a deux sexes. Pour les théoriciennes féministes différentialistes comme Luce Irigaray, Sylviane Agacinski, Antoinette Fouque, Julia Kristeva et Hélène Cixous, il s'agit de faire advenir psychologiquement et socialement la femme dans sa spécificité, c'est-à-dire dans sa différence. À cette fin les représentantes de ce courant valorisent les caractéristiques des femmes qu'il s'agirait de développer, notamment les particularités anatomiques liées à la reproduction³⁰. Lorsque j'évoque les pistes de compréhension que certains sociologues, anthropologues et philosophes essentialistes tentent sans cesse de justifier ou de battre en brèche par ailleurs, il ne s'agit pas pour moi de discuter de leur pertinence ni de leur invalidité, moins encore de leur conformité avec la justification du fait social que j'analyse ici : le sexisme. Mais il s'agit surtout de comprendre comment, indistinctement, toutes les religions, se servent de la pensée essentialiste pour construire leurs discours sur la place des femmes en leur sein.

Pour d'autres penseurs, il est bien question de tenir compte des spécificités dues à la nature intrinsèque de chaque « fonction » dans la société. Ce courant permet de prendre en compte et d'accepter les différences existant dans la nature humaine, et par-delà celles liées aux fonctions réservées ou dévolues à l'un et à l'autre sexe. L'idée principale serait de prendre ces différences et les fonctions qui y sont associées comme si elles étaient une donnée de la nature ou des « évidences naturelles »³¹. Ce qui impliquerait aussi le travail religieux. Je voudrais simplement relever ici l'explication théorique d'une réalité anthropologique et sociologique vieille de plusieurs siècles. La lecture et l'analyse sociologique de ce parcours idéologique permettent de mieux comprendre de l'intérieur les éléments faits de « croyances organisées en *doxa* qui fonctionnent à légitimer les positions matérielles asymétriques

30 Voir R. PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éd. Page deux, 2012, p. 17.

31 *Ibidem*, p. 12-13.

de sexe »³². Basées sur un système de classification et de hiérarchisation liée à la différence anatomique entre les hommes et les femmes, les représentations sociales et les idées reçues qui en découlent ont progressivement servi dans l'élaboration des schèmes de conduite qui amènent à la construction du processus d'infériorisation des femmes et de la domination des hommes sur elles.

Les différents arguments évoqués ici n'envisagent les femmes que sous leur rapport avec la sphère privée ou domestique, c'est-à-dire en fonction de la redistribution des rôles traditionnels entre partenaires au sein du couple et de la famille. Selon certaines personnes, cela peut se comprendre ainsi : l'ordre de la nature étant, on n'inverse pas ce qui relève de l'homme et ce qui revient à la femme. Solidement enracinés et ancrés dans une société portée à séparer d'une part, les rôles et fonctions sociales selon le genre des personnes qui les accomplissent, et d'autre part à classer les individus selon les rôles qu'ils y jouent, lesquels relèvent souvent des catégories anthropologiques du pur/impur, du sacré/profane, ils sont donc susceptibles d'expliquer beaucoup de représentations dans les comportements et pratiques sexistes au sein des religions. À en croire toutes les images produites, reproduites et véhiculées selon ce que les traditions religieuses et théologiques considéreraient comme le récit authentique des origines de l'humanité, l'idée que donne la littérature biblique sur la femme indique simplement qu'elle serait un « produit » dérivé du corps de l'homme pour la simple et bonne raison qu'elle a été tirée de l'homme ou d'une partie de la chair de l'homme.

Outre le récit de la création de l'homme, cet extrait du texte que toutes les traditions judéo-chrétiennes du monde considèrent comme le Livre de la création du monde – que l'islam s'est aussi approprié pour l'interpréter à sa manière – relate en ces termes :

« [...] Au commencement, lorsque le Seigneur fit la terre et le ciel, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une *aide* qui lui correspondra ». Avec de la terre, le Seigneur Dieu façonna toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les amena vers l'homme pour voir quels noms il leur donnerait. C'étaient des êtres vivants, et l'homme donna un nom à chacun. L'homme donna donc leurs noms à tous les animaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes des champs. Mais il ne trouva aucune aide qui lui corresponde. Alors le Seigneur Dieu fit tomber sur lui un sommeil mystérieux, et l'homme s'endormit. Le Seigneur Dieu prit de la chair dans son côté, puis il le referma. Avec ce qu'il avait pris à

32 M. HAICAULT, *L'expérience sociale du quotidien : Corps, espace, temps*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2000, p. 48.

l'homme, il forma une femme et il l'amena vers l'homme. L'homme dit alors : « Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! On l'appellera : femme » (Genèse 2, 18-23).

Sans prendre le risque de me jeter dans l'exégèse dont je n'ai aucune compétence, je peux dire que tirer la femme à partir de la chair de l'homme pourrait aussi s'entendre comme suit : l'homme et la femme sont faits de la même matière. Tirés de la même matière, c'est-à-dire de la terre, ils sont fondamentalement égaux bien que différents l'un de l'autre. Mais des interprétations extravagantes affirmeraient que la femme étant une partie du corps masculin est donc un être « inférieur » à l'homme d'autant qu'elle est faite d'une infime partie de ce dernier. Et on le voit aussi, sur le plan social, relationnel et interpersonnel ou simplement dans leur désir de positionnement social et politique, que cela relève principalement de l'imagination dominatrice des hommes sur les femmes ou de leur volonté d'assujettir celles-ci. De cette manière, la séduction perverse et la faute supposée d'une femme qui aurait « mangé le fruit de l'arbre interdit par Dieu » dans le Jardin d'Éden ou qui aurait « donné un grand coup de pilon en l'air » (dans le mythe africain que j'ai évoqué au début de ce texte) ont des conséquences incalculables sur la nature des rapports de sexe et des relations sociales à travers les temps, les cultures, les âges et les générations.

Pour le dire autrement, cela pourrait se comprendre en ce sens que le mal originel commis par une aïeule imaginaire est éternellement retransmis de génération en génération à tous les hommes sans exception de sexe ni de condition sociale. Plus précisément, l'idée de l'imperfection morale d'une femme fait de toutes les femmes, à travers les époques passées, présentes et futures – non seulement des co-auteurs mais simplement la cause principale des malheurs qui ont frappé les hommes dans ce monde. Cette lecture et cette interprétation à connotation sexiste du mal originel ou de la faute d'une femme transforment aussi toutes les femmes en principales victimes de l'acte répréhensible qu'aurait commis l'une des leurs : la première ancêtre du genre humain ou celle qui a lâché le pilon en l'air. Bref, il ne s'agit pas de considérer l'imperfection morale des femmes comme un fait du passé seulement mais un acte actuel qui se vit au présent continu, car elle affecte indistinctement, pour toujours et dans des conditions quasi semblables, tous les hommes et les femmes quels qu'ils soient.

L'inscription, dans la mémoire collective, de l'affirmation selon laquelle la faute d'une femme a continué d'exercer une causalité universelle néfaste sur tous les hommes, s'origine dans une mentalité vieille de plusieurs siècles. Et

puisque la société tout entière l'a considérée comme une vérité absolue, il a fallu aux individus de sexe masculin – pour légitimer et asseoir leur primauté –, construire un système de relations dans une organisation sociopolitique à l'avantage des sujets masculins. Comme différentes interactions sociales l'ont, à maintes fois montré dans la vie sociale, les hommes sont souvent détenteurs de la parole, de la force et du pouvoir. C'est la parole et la force masculines qui ont souvent commandé et dirigé le monde. Parmi ces paroles d'hommes, il y a celles qui ont puisé leur force en tant qu'elles furent attachées à la genèse ou aux origines lointaines de la société humaine. Mais comme dans leurs croyances religieuses, les hommes n'ont pas pu expliquer ni dater, ni situer avec exactitude les péripéties de la création du monde dans lequel ils vivent, ils recherchent d'autres voies d'explication relayées par la littérature mythologique. De tout temps, celle-ci place la question de la création ou des origines de l'humanité dans des croyances cosmogoniques fondées sur des récits qui peuvent être invérifiables dont les actions ont souvent été attribuées à l'intervention merveilleuse, bienveillante ou malveillante des divinités ou des génies de la nature.

Par ailleurs, comme on peut le voir, les mythes en tant qu'éléments explicatifs et justificatifs légitimant les droits et prérogatives d'un genre au détriment de l'autre, ne véhiculent pas seulement une conception mystico-religieuse du monde ; ils transposent aussi une vision masculine et monolithique de la société. Cette vision est construite autour des idéologies dominatrices qui régissent différentes forces en action dans l'univers social : c'est la raison et la vision mirifique du plus fort qui est dramatiquement contée. Ainsi, comme l'a montré « l'histoire comparée des religions, où la dimension mystique et religieuse des peuples anciens est interprétée en tant que transposition de leurs organisations sociétaires »³³, les différents mythes de la création du monde constituent une interprétation humaine de l'organisation sociale qu'il faut bien comprendre avant tout comme une figure de style ou une construction littéraire utilisée par les hommes dans le but d'accréditer les thèses qui fondent leur supériorité sur les femmes. Puisque l'imperfection morale originelle des femmes, telle qu'évoquée dans le récit biblique aurait entaché toutes les relations humaines dans la société d'antan et qu'elle continuerait encore d'affecter durablement et sans arrêt le monde d'aujourd'hui, les hommes ont, face à cela – consciemment ou inconsciemment – consolidé leurs comportements sur le mode de ceux qui voudraient continuellement venger leur condition ou leur cause prétendument souillée par les femmes.

33 E. RESTA, *Du matriarcat au patriarcat. Les mythes masculins à l'épreuve de la science*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 18.

En se disant victimes de l'acte peccamineux posé, ou de l'imprudence commise par les femmes, les hommes se sont comportés comme des « lieutenants » des dieux vis-à-vis de celles qu'ils n'ont cessé de prendre – du point de vue de l'histoire des croyances religieuses – comme des auteurs du mal et du malheur dont ils sont injustement victimes. C'est ici qu'il convient de considérer que la faute imaginée et supposée d'une « femme » continue de peser encore lourd, non seulement sur les femmes qui se culpabiliseraient toujours mais aussi et surtout sur la conscience morale de tous les croyants. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'image des femmes en tant que telle, celle que la société des hommes a justement fabriquée et véhiculée à travers les temps, s'en est trouvée cruellement pervertie et corrodée par des comportements peu ou prou machistes. Et comme on peut encore le constater, bon nombre de ces comportements masculins ou tout simplement ce qui se dit souvent des femmes, loin d'être « naturel » est bâti sur des *a priori* et des stéréotypes qui relèvent de la pure imagination humaine. Autrement dit, cela n'est pas le résultat d'un acte prescrit par la nature, mais d'une simple construction de l'esprit.

3.2. La vision bio-naturaliste

Le deuxième argument qui justifierait l'incompatibilité de la « nature » féminine dans l'exercice de certaines fonctions politiques et religieuses est d'ordre biologique ou physiologique. Le naturalisme se fonde sur la nature biologique de l'homme et de la femme, c'est-à-dire sur leurs différences anatomiques données ou héritées par leur sexe. C'est ce qu'on appelle aussi « sexe biologique », auquel est liée la division sexuelle du travail. Puisqu'il y aurait en amont des fonctions et des rôles spécifiques, déterminés par la nature propre à chaque sexe, l'ordre de la nature reste immuable : la société des hommes voudrait que les femmes fassent ce qui est lié à leur nature et les hommes, de même. Il s'agirait en aval du recours aux déterminants biologiques et physiques pour justifier l'infériorisation des femmes. La nature est ce qu'elle est. Sans le vouloir personnellement, des êtres naissent hommes et femmes. Le corps est sexué. Le caractère binaire apparaît comme une donnée figée non retranscriptible dans l'anthropologie chrétienne. La sociologue Colette Guillaumin a fait une analyse serrée du discours naturaliste. Pour elle, « ce naturalisme-là peut s'appeler racisme, il peut s'appeler sexisme, il revient toujours à dire que la nature, cette nouvelle venue qui a pris la place des dieux, fixe les règles sociales et va jusqu'à organiser des programmes génétiques spéciaux pour ceux qui sont socialement dominés »³⁴.

34 C. GUILLAUMIN, *Pratique de pouvoir et idée de Nature : 1 - L'appropriation des femmes*,

« Le discours sur la nature, soulignent Anne-Marie Daune-Richard et Anne-Marie Devreux, est un discours sur un rapport de pouvoir de fait : il s'agit d'un constat mais pas n'importe lequel, d'un constat "prescriptif" qui stipule l'obligation de conserver la place attribuée puisque femmes et hommes sont ainsi faits »³⁵. Selon l'interprétation socioculturelle qui met en évidence l'argument d'une classification dichotomique du sexe biologique, « les femmes seraient plus faibles physiquement et moins aptes à la guerre que les hommes »³⁶. Pour les tenants de cette thèse, les femmes seraient, de par leur nature ou leur constitution biologique, aptes dans certains cas à pouvoir exercer tel ou tel métier, et dans d'autres cas inaptes pour tel ou tel autre métier. Ceci, d'autant plus qu'il y aurait des fonctions qu'à cause de leur appartenance sexuelle, les femmes ne seraient pas habilitées à assumer parce qu'elles seraient tout simplement plus faibles que les hommes. C'est la traditionnelle idée reçue concernant la faiblesse supposée du sexe féminin que l'homme serait censé protéger.

Quoi qu'il en soit, une manière de renvoyer souvent les hommes et les femmes au stéréotype de la passivité féminine consiste d'ordinaire à évoquer la question de la faiblesse « naturelle » du sexe féminin. D'aucuns diraient que les femmes sont faibles et la dure vie du travail religieux ne leur convient pas ; que la fonction de direction dans l'exercice pastoral est un travail ardu qui demande de la force et de l'énergie ; bref, un travail qui sollicite la virilité³⁷. Selon son étymologie latine, le substantif « vir » (génitif : viri) », l'homme (de l'homme, relatif à l'homme), signifie ce qui se rapporte à l'homme au sens masculin. De manière arbitraire, on associe aux hommes et au genre masculin des attributs ontologiques d'ordre subjectif comme la force, le courage, la puissance, la bravoure, etc. Ce qui voudrait dire, pour certains naturalistes, que dans les religions (Églises, mosquées, synagogues, etc.), les fonctions cultuelles ou celles liées à la force de diriger une entreprise quelconque conviennent aux seuls hommes et que les femmes n'ont pas les ressources morales et physiques suffisantes pour les exercer.

dans *Questions Féministes*, n. 2 (1978), p. 5-30 ; 2 - *Le discours de la Nature*, dans *Questions Féministes*, n. 3 (1978), p. 5-28.

35 A.-M. DAUNE-RICHARD et A.-M. DEVREUX, *Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique*, dans *Recherches Féministes*, n. 52 (1992), p. 7-30 (citation tirée de la page 9).

36 M. FERRAND, *Féminin Masculin*, Paris, La Découverte, 2001, p. 4.

37 Pour le besoin de compréhension du sens des mots utilisés ici, « virilité » s'entend comme ensemble des caractères qui constituent la personnalité physique ou psychique de l'homme en tant qu'être du sexe masculin ; ensemble des qualités de force, d'énergie et de courage qu'on attribue traditionnellement au sexe masculin.

Plus de quarante ans après, j'ai encore, présent dans ma mémoire, le souvenir de ce leitmotiv qu'un de mes anciens directeurs du Petit Séminaire martelait à longueur de journée. Il le répétait régulièrement à l'endroit des élèves qu'il qualifiait de « paresseux », de « mous » et assimilés aux filles, c'est-à-dire ceux qui, à ses yeux, étaient perçus comme des efféminés à cause du caractère féminin qu'ils affichaient. Mais il le disait aussi à l'adresse de tous les grands dormeurs qui avaient souvent beaucoup de mal à se réveiller très tôt le matin, à 5h30. Les grasses matinées n'existaient pas. Le révérend abbé directeur nous disait : « Mes enfants, le sacerdoce est un métier viril ». Tous ceux qui sont passés par les bancs du Petit Séminaire de Laba (Diocèse d'Idiofa, dans la Province du Kwilu) au début des années 1980 connaissent parfaitement par cœur cette formule lapidaire. Ce sont plusieurs générations de jeunes gens devenus prêtres ou pasteurs aujourd'hui, et beaucoup d'autres élèves qui ne sont pas arrivés à la dernière étape du cursus clérical et assument aujourd'hui diverses responsabilités en RD Congo et ailleurs, qui resteront totalement imprégnés de cet esprit reçu à l'école de formation de prêtres. Pour beaucoup de prêtres, le sacerdoce rime avec la virilité ; il ne peut être qu'un métier d'hommes. C'est pour interpréter ce déterminisme social que la division sexuelle du travail religieux tient ici à une sorte d'idéologie, à une construction intellectuelle ou à un système de pensée qui naturalise et reproduit les qualités sexuées masculines pour l'exercice des fonctions ecclésiastiques ou religieuses.

Loin d'être un argument exclusif tenu simplement par la hiérarchie de certaines religions et qui offusquerait encore toutes les femmes, cette image de l'homme actif et de la femme passive ou simplement de la faiblesse naturelle des femmes, trouve aussi un écho favorable parmi les femmes elles-mêmes. Dans une série d'entretiens que j'ai menés à Kinshasa dans le cadre de mes recherches doctorales, il est ressorti que les femmes peuvent, elles-mêmes, assumer courageusement cette faiblesse naturelle et innée qui serait la leur. Ce faisant, elles participent au processus de construction ou de reproduction des attributs virils d'un métier dont les acteurs, en l'occurrence les hommes principalement, seraient supposés les seules personnes capables d'exercer un métier traditionnellement connoté masculin. Le témoignage de Marie-Thérèse, une universitaire, en est une illustration significative³⁸. À la

38 Marie-Thérèse est née en 1968 à Kinshasa. Après ses brillantes études de droit à l'Université de Kinshasa, elle obtient son diplôme de Licence (équivalent d'un Master). Elle est avocate au Barreau de Kinshasa et l'ex-présidente de l'Association des femmes universitaires congolaises, avant d'obtenir une autre Licence en Sciences Politiques, et une Maîtrise en Droits de l'Homme à l'Université Witwatersrand (University of the Witwatersrand, en abrégé Wits University) de Johannesburg, en Afrique du Sud.

question « Que pensez-vous de l'ordination des femmes comme prêtres dans l'Église catholique ? » ou « Comment appréciez-vous le fait qu'une femme ou des femmes soient pasteurs ou évêques dans les Églises évangéliques ? », la réaction de Marie-Thérèse est sans équivoque. Elle n'est pas résignée mais très rassurante, elle dit :

« [...] Je me demande pourquoi les gens s'acharnent tant sur cette question d'ordination des femmes. Dans l'Église, il y a beaucoup de choses que les femmes peuvent faire. Je trouve que ce n'est pas nécessaire pour les femmes d'être prêtres. À cause de leur biologie, les femmes ne pourront pas faire face à ce travail qui demande beaucoup de force et de santé. Supposons un prêtre avec des règles douloureuses ou une femme prêtre à qui on annonce la mort d'un proche, va-t-elle être en mesure de faire une bonne homélie ? »

Une autre réaction similaire est celle de Patrick F. Interrogé, il a réagi en ces termes :

« Par rapport aux pasteurs de sexe masculin, les femmes pasteurs, bien qu'appelées par Dieu, accusent beaucoup de lacunes. Cela se justifie d'abord par leur constitution physiologique (maternité, etc.) et même par les impératifs relatifs à leur tâche ou rôle en tant que femmes épousées ».

À mon sens, parler « de leur constitution biologique » ou dire : « À cause de leur biologie, les femmes ne peuvent pas faire face à ce travail qui demande beaucoup de force et de santé » n'est pas anodin. Ce sont des affirmations tributaires de stéréotypes aux conséquences néfastes sur la vie en société ; ce sont des arguments lourds de sens évoqués souvent par les détracteurs des femmes pour montrer une certaine incapacité atavique et l'incompatibilité de leur constitution biologique avec la nature de certains métiers. Ces mots sont dits tels quels par des interrogées. Mais en insistant sur les marqueurs du genre féminin et du maternel, en l'occurrence la maternité, comme on peut bien le voir, les femmes peuvent elles-mêmes accepter, intérioriser, voire assimiler cette présumée infériorité, c'est-à-dire participer sciemment ou inconsciemment aux mécanismes de stigmatisation, de reproduction et de perpétuation d'un vieux cliché qui a longtemps véhiculé l'image misérabiliste qui leur colle des sentiments, des attitudes et de comportements d'infériorité ou de faiblesse biologique. Pourquoi certaines femmes accep-

Troisième d'une fratrie de sept enfants (cinq frères et une sœur) ; son père, catholique très pratiquant était fonctionnaire, décédé depuis quelques années. Sa mère, elle aussi catholique très pratiquante, encore en vie, est femme au foyer. Avocate depuis plusieurs années, M.-T est mariée à un médecin, cinquantenaire), catholique de naissance, très pratiquant mais à cheval entre l'Église catholique et une Église pentecôtiste. M.-T. catholique très pratiquante, est mère de deux filles.

teraient-elles ou s'accommoderaient-elles à cet état de choses ? Serait-ce à cause d'un certain niveau d'instruction, d'éducation, d'origine sociale ? Tout a sa part dans la reproduction des clichés négatifs à leur rencontre mais cela ne suffit pas à tout expliquer. La société (famille, religions, école, etc.) en est pour beaucoup : elle produit des individus et ceux-ci la reproduisent à leur tour³⁹.

Mais à ce niveau de compréhension, même le degré d'instruction et d'éducation de certaines femmes peut ne pas permettre de dépasser de tels clichés. Ce ne sont pas des ressources intellectuelles qui manqueraient à une juriste de formation, de surcroît avocate de profession qu'est Marie-Thérèse. On aurait pu imaginer qu'avec son bagage intellectuel ou sa formation universitaire, elle réagirait comme une femme prête à utiliser un argumentaire propre à une juriste ou un plaidoyer fait par une avocate (elle est avocate depuis plusieurs années) pour faire valoir les compétences des femmes dans l'exercice de tous les métiers. Mais cela n'a pas été le cas. M.-T. assume simplement sa nature de femme et s'accepte telle, « biologiquement » tout dépourvue de force ou d'outils susceptibles de lui permettre de faire face à la dureté d'un travail religieux réservé aux hommes. Je suis fort convaincu que, sans être un motif solide qui justifierait l'exclusion des femmes de certaines professions religieuses, la référence à l'anatomie est un argument facile et léger qui relève du domaine de stéréotypes.

Au bout du compte, l'évocation de la vision bio-naturaliste aura permis de considérer, avec l'anthropologue Françoise Héritier, que « les catégories de genre, les représentations de la personne sexuée, la répartition des tâches telles que nous la connaissons dans les sociétés occidentales ne sont pas des phénomènes à valeur universelle générés par la nature biologique commune, mais bien des constructions culturelles. Avec un même "alphabet" symbolique universel, ancré dans cette nature biologique commune, chaque société élabore en fait des "phrases" culturelles singulières et qui lui sont propres [...]. Je pars véritablement du biologique pour expliquer comment se sont mis en place aussi bien des institutions sociales que des systèmes de représentations et de pensée, mais en posant en pétition de principe que ce donné biologique universel, réduit à ses composantes essentielles, irréductibles, ne peut avoir une seule et unique traduction, et que toutes les combinaisons logiquement possibles, dans les deux sens du terme – mathématiques, pensables – ont été explorées et réalisées par les hommes en société »⁴⁰.

39 On pourra lire avec l'intérêt N. ÉLIAS, *La société des individus*, Paris, Pocket, 2004.

40 F. HÉRITIER, *Masculin/Féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 19.

3.3. La justification biblique et la doctrine morale

De nos jours, en dépit du fait que les femmes émergent et agissent de manière visible sur la scène publique et religieuse, le regard posé sur elles est encore et toujours un regard teinté de préjugés envers le sexe féminin, car la société est encore trop marquée par le poids des influences masculines. Pour disqualifier les femmes, on a souvent évoqué le rôle d'autorité attribuée à l'histoire, à la morale des religions et au passé des textes sacrés sur lesquels sont fondées les croyances religieuses (Bible, Coran, etc.). Certaines personnes continuent de mobiliser des textes qui interdisent tel ou tel métier aux femmes. Sans évoquer pour autant le poids de l'histoire et de l'environnement culturel particulier qui ont construit ces traditions, d'autres arguent qu'il n'y a pas eu de femmes dans le rang des douze Apôtres désignés par Jésus. Avant le christianisme, ceux qui géraient les institutions religieuses et cultuelles autour du Temple dans l'ancien monde proche-oriental, et presque tous les prophètes de l'Ancien Testament étaient du sexe masculin. En politique ou en religion, la succession au pouvoir a souvent été régulée par le système d'appartenance familiale et héréditaire au détriment des femmes. Dans bien des cas, seuls les sujets mâles y avaient droit, car les tenants du pouvoir (politique et religieux) étaient souvent des personnes de sexe masculin. Bien que la présence massive d'hommes dans l'exercice du sacerdoce hétéro- et néotestamentaire soit incontestablement un fait réel, la Bible judéo-chrétienne cependant n'interdit pas formellement ni explicitement l'exercice de la fonction sacerdotale aux femmes.

Par contre, les pratiques religieuses et les représentations sociales fondées sur des mythes au sein des religions ont un impact et une signification très profonde. Leur poids se traduit dans l'usage qu'en fait l'histoire des mœurs et des coutumes au sein des communautés religieuses. Ce qui permet de mesurer l'importance de la culture dans l'organisation sociale, politique et dans les croyances religieuses des peuples. Cet ensemble des croyances est conforté par des traditions sociales et des interprétations théologiques subjectives. Si toutes les légendes et les récits autour des mythes cosmogoniques ne sont pas directement retranscrits dans les lois civiles qui régissent les relations quotidiennes entre les différentes composantes de la société et des religions, ils ont cependant été plus ou moins inconsciemment mobilisés, repris et consommés au cours des siècles. On en retrouve les traces dans les comportements des hommes vis-à-vis des femmes et inversement. De ce fait, les récits mythiques que j'ai évoqués ici pourraient avoir en commun le fait de contribuer et de participer ainsi de la construction des us et coutumes

d'une communauté donnée. À cet égard, les pratiques sociales muées en habitudes et comportements semblent se conformer à une image d'eux-mêmes que les hommes et les femmes construisent, reproduisent ensemble et se renvoient mutuellement. Sans doute, si les mots, les expressions et le langage sont redevables à la culture des hommes et des femmes qui les emploient, ils peuvent être des vecteurs de stéréotypes qui contribuent à la disqualification du genre féminin, au maintien de la domination masculine, à l'exclusion et à la stigmatisation des femmes. Des pans entiers du corps social reproduisent les stéréotypes d'une manière ou d'une autre.

Conclusion

Comment penser, expérimenter et dépasser les représentations sexistes et leurs interprétations arbitraires, figées, susceptibles de nourrir en permanence la méfiance et la suspicion envers les femmes ? Si beaucoup de préjugés et idées reçues sont unanimement acceptés et partagés aussi bien par les hommes que par les femmes, d'une part ils valorisent les hommes et d'autre part ils contribuent à perpétuer une image stéréotypée de l'homme bon, fort, dominateur, fidèle, etc. En cela, les religions ont reproduit un pan de la société et sa mentalité dominante, y compris chez bien des femmes⁴¹. Ainsi, les ayant consciemment ou inconsciemment acceptées et intériorisées, certains membres de la société s'accrochent-ils à l'idée que de la famille à l'école, en passant par le milieu de travail, les religions, le gouvernement de la Cité et de tout ce qui y est lié, tout revenait aux hommes à qui la nature, les dieux et les génies auraient donné le pouvoir tutélaire d'organiser le monde, quitte aux femmes de se soumettre à eux et de les aider à réaliser leur rêve d'hégémonie.

Comme il n'est jamais aisé de situer l'origine exacte des mythes et croyances qui ont contribué à la démolition ou à la dégradation de la condition sociale des femmes, ni de discuter de leur véracité, encore moins de l'identité de leurs auteurs, on peut cependant appréhender la nature de différentes perceptions que les hommes se font des femmes dans la mesure où elles sont liées à des contextes d'époques, de sociétés et de cultures précises. Ce sont ces différentes images délétères des femmes qui se déclinent au quotidien et s'accompagnent souvent des pratiques et des comportements on ne peut sexistes qui donnent une certaine force à tous les jugements de va-

41 Cf. A. DE PALMAERT (avec la collaboration du groupe Pascal Thomas), *Le sexe ignoré. La condition masculine dans l'Église*, Coll. Pratiques chrétiennes n. 7, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, p. 56.

leur. C'est pourquoi, telles qu'elles apparaissent ici, les multiples références aux rapports de genre ainsi que les évocations qui découlent des récits cosmologiques et métaphysiques marquent toutes les histoires particulières des peuples, leur organisation en société et leurs rapports sociaux. De cette manière, parce que « le mépris vis-à-vis des femmes (issu du déterminisme biologique et de la lecture de la différence des femmes comme infériorité, comme handicap, surtout intellectuel) se perpétue dans "l'antiféminisme" ordinaire présent dans les médias, les proverbes, les coutumes, la religion »⁴², la place et l'importance des mythes fondateurs corrélés aux stéréotypes ne sont pas loin de marquer de leurs influences misogynes les relations sociales à travers différentes époques.

Les expressions de la parole dans les échanges interpersonnels étant des lieux où se forgent aussi différentes opinions, des instances que chargent de préjugés les regards des hommes et des femmes, je peux – au-delà du prisme de tous ces multiples stéréotypes à l'encontre des femmes – convenir avec Daniela Roventa-Frumusani que « ce n'est que par érosion constante des clichés et des stéréotypes qu'une dénaturalisation des rôles pourrait être accomplie »⁴³. De même, je dirais avec l'activiste congolaise Bernadette Kanza – bien qu'elle ne se soit pas encore complètement sortie ou affranchie du piège de la « féminité » – que « les femmes ne recherchent nullement une rivalité quelconque avec les hommes mais plutôt un vrai partenariat, une vraie complémentarité avec ces derniers pour le bien-être et le progrès social. Tout en restant femmes dans leur douceur et leurs charmes, elles remplissent avec dignité leur lourde mission familiale et sociale, contribuant de la sorte, avec enthousiasme, avec engagement et détermination (c'est moi qui ajoute), à l'évolution du monde vers un village planétaire plus harmonieux et plus vivable »⁴⁴.

Sommés de « vivre en commun » et ensemble, hommes et femmes ne se comprendront mutuellement que s'ils se parlent d'égal à égal non dans l'effacement de l'altérité mais dans la construction commune de l'égalité, dans la recherche de la justice, le respect et l'effort permanent qui additionne les forces de leurs différences biologiques et sociales pour construire ensemble un monde dénué de toute vision hiérarchique qui imprègne les rapports de sexe. Plus qu'une guerre des sexes qui verrait l'affrontement acharné du

42 D. ROVENTA-FRUMUSANI, *Concepts fondamentaux pour les études de genre*, Paris, Éditions des archives contemporaines/Agence Universitaire de la Francophonie, 2009, p. 55.

43 *Ibidem*, p. 85.

44 B. KANZA, *L'éveil de la Femme congolaise*, dans *RDC Logos* (Hommage à la Femme de la RDC), magazine de culture et d'éducation, n. 004 (2014), p. 2.

masculin et du féminin pour la sauvegarde des privilèges acquis par l'un au détriment de l'autre à travers l'histoire, la lutte de tous contre les poches de résistance qui logeraient encore les inégalités des sexes qui entretiendraient la méfiance, la discrimination et la stigmatisation des femmes, n'est possible sans une réelle éducation donnée à tous les acteurs de la société. Le curseur est très haut, le pari encore loin d'être gagné, mais c'est une entreprise de longue haleine à laquelle « doivent se greffer la prise de conscience, individuelle et collective, des luttes au quotidien, des actes de combat politique, et une vigilance éducative qui est peut-être la plus difficile à tenir »⁴⁵.

45 F. HÉRITIER (dir.), *Hommes, femmes : la construction de la différence*, Paris, Le Pommier/Universcience, 2010, p. 176.